

Émile Engels

# **LA CAMPAGNE DES ARDENNES**

**1944-1945**

***Racine***

À Monique,  
pour son indomptable courage.

*Ce livre est une nouvelle édition revue de la première édition publiée  
en 2004 aux Éditions Racine.*

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre  
par quelque procédé que ce soit réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2012

Tour et Taxis, Entrepôt royal

86C, avenue du Port, BP 104A • B – 1000 Bruxelles

D. 2012, 6852. 46

Dépôt légal : novembre 2012

ISBN 978-2-87386-819-2

Imprimé en République tchèque



# Sommaire

<b>Préface</b> .....	9
<b>DE LA NORMANDIE AUX ARDENNES</b> .....	11
<b>L'ARDENNE ET L'OESLING</b> .....	19
<b>LA SITUATION DE L'ALLEMAGNE ET LE PLAN DE HITLER</b> .....	25
<b>LA SITUATION DES ALLIÉS</b> à la mi-décembre .....	33
<b>LES DERNIÈRES HEURES AVANT L'HEURE H</b> .....	39
<b>LA TEMPÊTE SE LÈVE</b> le 16 décembre 1944 .....	45
<b>LES OPÉRATIONS SPÉCIALES</b> du 17 au 25 décembre 1944 .....	59
<b>DEUX MÔLES CANALISENT LA MARÉE ALLEMANDE</b> .....	65
<b>LA PERCÉE DE LA 1<sup>re</sup> DIVISION BLINDÉE SS</b> du 17 au 25 décembre 1944 .....	75
<b>LA 5<sup>e</sup> ARMÉE BLINDÉE ALLEMANDE ENTRE DEUX BRISE-LAMES</b> du 17 au 22 décembre 1944 .....	85
<b>LE SOLEIL D'AUSTERLITZ</b> du 23 au 27 décembre 1944 .....	99
<b>TORNADE SUR LE PLATEAU DE BASTOGNE</b> du 28 décembre 1944 au 4 janvier 1945 .....	117
<b>L'OFFENSIVE GÉNÉRALE ALLIÉE VERS L'OURTHE</b> du 3 au 17 janvier 1945 .....	129
<b>RETOUR DES ALLEMANDS À LA LIGNE DE DÉPART</b> du 17 janvier au 6 février 1945 .....	141
<b>LES COMBATS SONT TERMINÉS. D'AUTRES COMMENCENT...</b> .....	151
<b>Organisation des unités militaires</b> .....	160
<b>Index</b> .....	162



# Préface

Le visiteur qui arpente aujourd'hui les merveilleux paysages de nos Ardennes rencontre fréquemment des vestiges des combats qui ont ravagé la région au cours de la phase finale du second conflit mondial. C'est ici une borne marquant l'avance extrême de l'offensive improprement baptisée von Rundstedt, là une plaque du souvenir apposée par une association de vétérans, un char allemand abandonné au cours de la lutte ou un tank américain conservé pour honorer ceux qui apportèrent la libération.

Il ne peut échapper au promeneur qu'un affrontement gigantesque s'est déroulé ici. Sa découverte sera d'autant plus passionnante qu'il disposera d'un ouvrage présentant clairement l'ensemble des combats et situant l'importance des enjeux, tout en conservant au récit la richesse de sa dimension humaine.

Ce livre, nous le saluons particulièrement parce qu'il réunit judicieusement la compétence de l'officier professionnel, le lieutenant-colonel Émile Engels, avec l'émotion de celui qui, au seuil de l'adolescence, a vécu personnellement ces heures sombres. Enfin, tout passionné qu'il soit par le sujet, l'auteur ne s'en révèle pas moins un historien précis et rigoureux.

Voici donc une excellente lecture que nous recommandons à tous ceux qui, et ils sont nombreux, s'intéressent à cet épisode crucial de notre histoire. Un merveilleux outil aussi à emporter sous le bras pour découvrir le théâtre de ce qui fut la campagne des Ardennes.

Luc De Vos  
Professeur émérite e. r. de l'École royale militaire

La ville de Clervaux dévastée lors des premiers jours de la bataille voit les immeubles rescapés flamber ou s'effondrer lors des combats de retraite des Allemands en janvier 1945.

Un char allemand *Mark V Panther* érigé en monument à Houffalize.



Le général-major Léonard T. Gerow, commandant du V<sup>e</sup> corps d'armée.



Le général-major Walter M. Robertson, commandant de la 2<sup>e</sup> division d'infanterie.



Le général-major Raymond O. Barton, commandant de la 4<sup>e</sup> division d'infanterie.



Le général-major Norman D. Cota, commandant de la 28<sup>e</sup> division d'infanterie, visite ses troupes.



Le général-major Troy H. Middleton en tournée d'inspection de son VIII<sup>e</sup> corps d'armée.

# LA SITUATION DES ALLIÉS

## à la mi-décembre 1944

La prise et le dégagement du port d'Anvers avaient nécessité 80 jours. La campagne des Ardennes survint 18 jours plus tard. Le renfort des unités en véhicules, armement, munitions et matériels était en cours mais encore loin d'être terminé. Au déficit en hommes et en matériel s'ajoutaient les pertes résultant des offensives d'automne. Pour compléter les rangs éclaircis, Eisenhower préleva des milliers d'hommes dans les services et dans les armées de l'air. Les soldats de couleur (toujours soumis aux règles de la ségrégation raciale) furent encouragés à se porter volontaires dans les unités combattantes.

### À la 1<sup>re</sup> armée du lieutenant général Hodges

Au V<sup>e</sup> corps

Le V<sup>e</sup> corps de Gerow était engagé dans une bataille ayant pour objectif les barrages sur la Roer supérieure. L'opération en tenaille avec la 78<sup>e</sup> division d'infanterie (général-major Edwin P. Parker, Jr.) à gauche et la 2<sup>e</sup> division d'infanterie (général-major Walter M. Robertson) à droite faisait des progrès. La 99<sup>e</sup> division d'infanterie (général-major Walter E. Lauer), nouvellement arrivée dans le secteur, appuyait l'attaque. Une neige mouillée tombait à gros flocons. Une percée étroite dans la ligne Siegfried fut réalisée puis élargie. Un régiment d'infanterie avança de plusieurs kilomètres vers le nord.

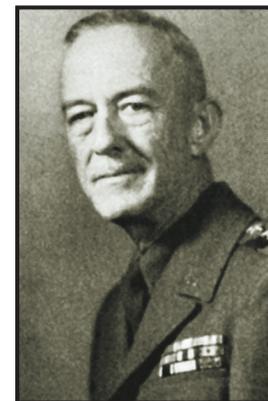
Au VIII<sup>e</sup> corps

Arrivé dans le secteur Ardenne-Oesling, le VIII<sup>e</sup> corps (général-major Troy H. Middleton - QG à Bastogne) prit place sur 120 kilomètres, entre Losheim et Wasserbillig, au sud d'Echternach. Middleton était préoccupé non seulement par son secteur trois fois trop long, mais aussi par la faible valeur opérationnelle de son corps d'armée. Son unité la plus au nord, le 14<sup>e</sup> groupement de reconnaissance (en anglais, *Cavalry Reconnaissance*) en position de Losheim à Krewinkel n'avait pas d'expérience du combat. Plus au sud, la 106<sup>e</sup> division d'infanterie, à l'est de Saint-Vith, arrivait en droite ligne des États-Unis. Elle était en position fort avancée dans les bois du Schnee Eifel. La 28<sup>e</sup> division d'infanterie (général-major Norman D. Cota), de Lutzkampen à Wallendorf, entraînait les 5 000 remplaçants qui avaient pris la place des tués, blessés et disparus des combats de la forêt de Hurtgen. La 9<sup>e</sup> division blindée (moins un groupement blindé – on dit aujourd'hui une brigade blindée – attribué au V<sup>e</sup> corps et un autre prélevé par Middleton comme réserve tactique) gardait le secteur de Wallendorf à Bollendorf.

Poste de surveillance de la 82<sup>e</sup> division aéroportée US à Odrimont. Tandis que le sergent Maville observe le terrain, le soldat de première classe Jenkins est prêt à ouvrir le feu.



Insignes des trois divisions d'infanterie du VIII<sup>e</sup> corps : *Golden Lion* (lion d'or) pour la 106<sup>e</sup>, *Ivy* (le lierre) pour la 4<sup>e</sup> et *Keystone* (clé de voûte) pour la 28<sup>e</sup>. On notera que la prononciation de *Ivy* est la même que celle des lettres *I* et *V*, soit 4, donc le numéro de la division.



Le lieutenant général Courtney H. Hodges, commandant de la 1<sup>re</sup> armée américaine dispose (du nord au sud) des VII<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> corps d'armée.

Des soldats du 101<sup>e</sup> régiment de la 26<sup>e</sup> division d'infanterie creusent un abri dans le voisinage du carrefour Schumann.

Écusson de la 99<sup>e</sup> division d'infanterie US à laquelle appartient le soldat Curtis Whiteway.

Traces de trous de fusiliers dans le Prümerberg, une crête boisée à l'est de Saint-Vith.



## Curtis Whiteway

*Vers le 10 décembre 1944, la 99<sup>e</sup> division d'infanterie releva la 9<sup>e</sup> division d'infanterie sur les hauteurs d'Elsenborn. Curtis Whiteway, 19 ans, était un soldat de la 99<sup>e</sup>.*

« Nous étions tous des bleus. Seul le commandant de bataillon avait une expérience du combat. On nous montra nos trous de fusiliers creusés dans la terre glacée, et le lieutenant nous dit d'un ton sarcastique: "Vous verrez bien ce que aurez à faire quand le moment viendra." »

Il faisait froid; la pluie et le grésil glaçaient les os. Nous n'avions que nos tenues d'été. Nous étions dans les trous 24 heures sur 24, et le temps devenait de plus en plus froid. La nuit surtout. Alors, nous nous mettions à deux ou trois par trou. Enroulés dans une couverture, nous nous collions l'un contre l'autre comme des amants. Nous n'avions pas de nourriture chaude, rien

que des rations K glacées. De temps en temps, quand on avait du bois sec, on se chauffait une gamelle de café mais c'était dangereux car les Allemands repéraient la moindre fumée et leurs mortiers la prenaient immédiatement comme objectif. Du café chaud, c'était le luxe! Comme beaucoup d'autres j'ai eu les pieds gelés. J'ai été emmené vers un hôpital, à Spa je crois. Le médecin m'a enfoncé entre les orteils une aiguille à tricoter. Je ne sentais strictement rien. Je suis de grosses gouttes par crainte de la douleur mais il ne se passa rien. Il n'y eut même pas de sang. Le médecin partit, furieux de l'état dans lequel on amenait des dizaines d'hommes de ma compagnie. Heureusement, je n'ai pas dû être amputé. »





Près de Spa, un dépôt de carburant géré par une unité de soldats noirs.

Cette division n'avait pas encore reçu le baptême du feu. La 4<sup>e</sup> division d'infanterie (général-major Raymond O. Barton), de retour de la forêt de Hurtgen, prenait position en première ligne entre Bollendorf et la frontière franco-luxembourgeoise. Elle attendait 3 500 remplaçants qui devaient arriver dans les semaines suivantes.

En plus du groupement blindé R (colonel Joseph H. Gilbreth), Middleton pouvait mettre en ligne les quatre bataillons du génie organique du VIII<sup>e</sup> corps ainsi que les trois bataillons de génie reçus en appui de la 1<sup>re</sup> armée.

Le 12 décembre, l'état-major du VIII<sup>e</sup> corps reçut l'estimation de la menace allemande rédigée par l'officier de renseignement du 12<sup>e</sup> groupe d'armées. Cette estimation était résolument optimiste. Le 14 décembre à 23h20, la section G2 du VIII<sup>e</sup> corps reçut de la 28<sup>e</sup> division d'infanterie la déposition d'une femme luxembourgeoise qui avait observé à l'est de l'Our de longues colonnes allemandes arrêtées entre Bitburg et Vianden. Le QG de la 28<sup>e</sup> division considéra l'informatrice « assez crédible ». Le rapport fut jugé assez important pour être transmis au QG du VIII<sup>e</sup> corps à Bastogne et à celui de la 1<sup>re</sup> armée à Spa.

### À la 3<sup>e</sup> armée du lieutenant général Patton

Le 9 décembre, à Nancy, se produisit au QG de Patton un événement qui fut déterminant pour la campagne des Ardennes. Le colonel Oscar W. Koch, officier de renseignements de Patton, suivait jour après jour le renforcement du dispositif allemand en face du VIII<sup>e</sup> corps. Il lui parut très possible qu'une offensive allemande perce les positions du VIII<sup>e</sup> corps et se rabatte ensuite sur les arrières de la 3<sup>e</sup> armée. Cette hypothèse fut retenue par Patton comme une manœuvre ennemie plausible. Il chargea le colonel Harkins, un sous-chef d'état-major, de planifier la parade. Harkins établit les plans tactique et logistique. Personne ne pouvait imaginer que, une semaine plus tard, une opération très proche de celle imaginée par Koch et Patton allait être mise en application.

Le lieutenant général George S. Patton, Jr., commandant de la 3<sup>e</sup> armée. Cette photo date de 1945, après son élévation au grade de général d'armée.





# LES DERNIÈRES HEURES

## avant l'heure H

### *La mise en place des unités allemandes*

Le 15 décembre, les unités allemandes désignées pour la contre-offensive se trouvaient à environ 20 kilomètres de la ligne de départ de l'attaque. La nuit suivante, elles feraient mouvement vers la ligne de départ où elles attendraient l'heure H: 5h30 du matin. À 15h30, le QG du *Führer* donna au commandant du front de l'Ouest l'ordre d'exécution.

Cet ordre mit en route vers le front 13 divisions d'infanterie, cinq divisions blindées et un nombre élevé d'unités d'appui, soit 200 000 hommes environ.

À leur unité rassemblée, les chefs lurent l'ordre du jour du maréchal von Rundstedt: « Soldats du front de l'Ouest! Votre heure est arrivée. De grandes armées ont commencé leur attaque contre les Anglo-Américains. Je n'ai rien à vous dire de plus. Vous sentez par vous-mêmes. Nous jouons le tout pour le tout. Vous avez l'obligation sacrée de tout donner pour obtenir des résultats surhumains pour notre Patrie et pour notre *Führer!* »

Cette courte harangue fut diversement accueillie. En général, les soldats âgés demeurèrent sceptiques mais l'avenir désastreux promis à l'Allemagne vaincue ne leur laissait pas le choix, c'était de la survie de la patrie qu'il s'agissait. De toute façon, depuis l'attentat contre Hitler, personne n'aurait osé risquer la moindre critique. Les jeunes soldats, purs produits du régime nazi, s'enthousiasmèrent pour le projet et se virent déjà, qui à Anvers, qui à Paris. Un jeune SS qui avait rédigé une lettre destinée à sa sœur griffonna au verso de l'enveloppe: « Ruth! Ruth! Ruth! Nous avançons! »



(À gauche) Un guide oriente l'équipage d'un semi-chenillé vers sa position d'attaque. Il y attendra l'heure H, moment où son unité entamera la progression.

À l'issue d'un spectacle donné par sa troupe de music-hall, Marlène Dietrich dédicace des photos à des GI's manifestement ravis.

Préparation d'un chasseur *Junkers Ju-88* pour une mission de nuit comme l'indique la présence d'une antenne radar sur le nez de l'appareil.

Les unités arrivèrent dans les positions d'attaque dans les premières heures de la nuit. Cette mise en place ne se fit pas sans heurts, d'autant plus qu'il était formellement interdit de se servir des radios. Les unités d'appui feu se mirent en batterie et pointèrent les pièces vers les objectifs désignés. Les unités d'infanterie et de pionniers pour qui la ligne de départ était l'Our ou la Sûre gonflèrent les canots pneumatiques.

À la 5<sup>e</sup> armée blindée de von Manteuffel, des compagnies constituées des meilleurs soldats et cadres des bataillons traversèrent l'Our avant l'heure H et s'infiltrèrent entre les points d'appui américains.

À la *Luftwaffe*, le *Jagdkorps II* (2<sup>e</sup> corps de chasse) du général-major Dietrich Peltz chargé de la partie aérienne de Garde au Rhin était également au rendez-vous. Les unités stationnées en Allemagne et celles arrivées du front de Russie avaient été redéployées sur les aérodromes proches du front de l'Ouest. Peltz disposait pour le 16 décembre de 2 600 appareils mais, en pratique, 1 100 seulement étaient opérationnels. Les aviateurs savaient aussi que, quelle que soit l'importance de leur flotte aérienne, les Alliés disposaient d'une supériorité écrasante. Reconquérir la maîtrise de l'air était une mission impossible. La grande faiblesse de la *Luftwaffe* était le manque d'entraînement des jeunes pilotes. La pénurie de carburant n'avait pas permis de faire mieux. Les prévisions météorologiques pour le lendemain étaient défavorables mais, afin de maintenir la surprise, les unités d'aviation ne devaient pas opérer en masse le premier jour de la bataille.

*Junkers Ju-52* analogues à ceux qui se préparent pour l'opération *Stösser*.

Zone de largage des parachutistes de von der Heydte près du Mont-Rigi (Hautes-Fagnes) le 17 décembre 1944.



Les unités de lancement des V1 et V2 étaient tout à fait prêtes sur leurs nouveaux sites de lancement aux Pays-Bas. Dans quelques heures, elles allaient se déchaîner contre Anvers et surtout Liège où la ligne de communication américaine vers les VII<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> corps franchissait la Meuse sur un seul pont routier et un seul pont de chemin de fer.

À Paderborn, le colonel von der Heydte songeait à la mission de son bataillon de parachutistes : saisir et tenir, au lieu-dit Mont-Rigi (au nord de Malmedy), l'embranchement de la route qui, venant de Verviers, se divise en deux pour rejoindre soit Malmedy, soit Robertville et Elsenborn. Le bataillon qui comptait un millier d'hommes participerait ainsi à la sécurité du flanc nord de la 6<sup>e</sup> armée blindée. Von der Heydte n'avait disposé que de cinq jours pour entraîner ses hommes et les pilotes de l'aviation de transport. Le colonel avait bien des raisons d'être soucieux. Lui-même portait le bras en écharpe. Pour l'heure, le bataillon attendait les camions qui devaient le transporter à l'aérodrome. Faute de carburant, les camions ne vinrent pas cette nuit-là. L'opération fut postposée au lendemain.

Skorzeny et sa 150<sup>e</sup> brigade n'étaient pas logés à meilleure enseigne. Les uniformes, équipements et véhicules américains promis n'avaient été livrés qu'en quantité réduite. Les hommes parlant l'anglais à la manière américaine étaient moins nombreux qu'il n'avait été prévu. Skorzeny, surnommé *l'homme le plus dangereux d'Europe*, éprouvait des doutes sérieux sur la réussite de sa mission.

À son quartier général, appelé le *Repaire de l'Aigle*, Hitler tint sa conférence quotidienne à minuit. L'ambiance était surexcitée à la pensée du déclenchement de la contre-offensive. Au souper, il mangea son habituel menu végétarien en compagnie de ses secrétaires. À l'issue du repas, il retourna à la salle des opérations où il s'entretint nerveusement avec son secrétaire particulier Martin Bormann et son aide de camp, le major Johann Meyer. Il se retira ensuite dans son appartement où il s'endormit une demi-heure avant que 2 000 pièces d'artillerie et lance-roquettes n'ouvrent le feu sur des unités américaines pour la plupart endormies.

## Côté américain

À Versailles, à 400 kilomètres du *Repaire de l'Aigle*, le général Eisenhower passa une soirée très calme. Nul doute qu'il savoura la nouvelle de sa promotion au grade de général de l'armée, le plus haut grade de l'armée américaine. Les insignes de son grade allaient se compléter d'une cinquième étoile. Il fêterait l'événement le lendemain lors de la visite de Bradley qui venait évoquer le manque cruel d'infanterie dans ses unités. À cette occasion, le nouveau général de l'armée ouvrirait le tonnelet d'huîtres reçu d'Amérique. Durant la matinée, il assisterait à la chapelle de Versailles au mariage du sergent McKeogh, son ordonnance, avec une auxiliaire féminine de l'armée. Il lui faudrait aussi répondre à Montgomery qui sollicitait une permission pour passer la Noël avec son fils en Angleterre. Par la même occasion, le maréchal britannique réclamait la somme de cinq livres, objet d'un pari fait par Eisenhower en octobre 1943 portant sur la fin de la guerre pour la Noël 1944. Il était encore trop tôt pour payer.



Fixation à l'extrémité d'un obus de 150 mm de la fusée qui fera détonner la charge explosive.

Obusier automoteur *Brummbear* de calibre 150 mm.

Dans la nuit du 15 décembre, des pionniers de la 5<sup>e</sup> division allemande de parachutistes construisent une passerelle sur l'Our en se servant des piles du pont détruit lors de leur retraite en septembre 1944.





## Les Tigres royaux

Lors de la campagne des Ardennes, le groupe d'armées B engagea une cinquantaine de Tigres royaux appelés aussi Tigres II.

Armé d'un canon long de calibre 88 mm et de deux ou trois mitrailleuses, le *Tigre royal* surclassait en puissance de feu tous les types de chars alliés. Il pouvait détruire le char américain *Sherman* à une distance de plus de deux kilomètres. Une carapace d'acier de 15 centimètres en front offrait à l'équipage une protection jamais égalée jusque là. Il fallut le *tank destroyer* américain *M-36* armé d'un canon de 90 mm pour que cette forteresse roulante trouve un adversaire à sa taille. Cette puissance de feu et cette protection exceptionnelles ne pouvaient néanmoins être obtenues qu'au prix d'une élévation du poids du véhicule. Il atteignait 68 tonnes. À elle seule la tourelle pesait 20 tonnes. La mobilité du char (qualité que von Manteuffel préconisait avant tout autre) en fut fortement réduite. Le moteur dont il était équipé ne développait pas une puissance suffisante. Le *Tigre* ne pouvait franchir les rivières ainsi que les routes et voies de chemin de fer en déblai qu'aux ponts capables de supporter une telle charge. Enfin, à une époque où, pour les Allemands, le problème majeur était le ravitaillement en carburant, le *Tigre royal* était un gros consommateur. Il y eut plus de chars de ce type immobilisés pour défaillances techniques que mis hors combat par les Alliés. Il n'en reste pas moins vrai que les *Tigres royaux* furent extrêmement redoutés. Cette frayeur leur conférait un avantage psychologique considérable.

La tactique mise au point par les Américains pour détruire un *Tigre* consistait à l'attaquer avec plusieurs *Sherman*, certains le contournant pour tirer sur sa partie arrière où l'épaisseur du blindage était moindre. Cette tactique réussissait généralement mais souvent au prix de la destruction d'un *Sherman*.



Des soldats de la 3<sup>e</sup> division allemande de parachutistes furent réquisitionnés à Lanzerath par le colonel SS Peiper. Transportés sur la plage arrière du *Tigre royal* numéro 222, ce groupe progresse vers Stavelot.

Ce char *Tigre royal* du groupement de combat Peiper se dresse toujours à La Gleize où son équipage le saborda dans la nuit de Noël avant de rejoindre sa division.

droite de la 3<sup>e</sup> division allemande de parachutistes. Le secteur plus au sud était tenu par le 14<sup>e</sup> groupement de reconnaissance (colonel Mark Devine - QG à Manderfeld). Ce groupement était l'unité la plus au nord du VIII<sup>e</sup> corps US. Ses moyens étaient si réduits que le dispositif se limitait à des détachements de quelques dizaines d'hommes et de un ou deux *tanks destroyers* dans huit villages situés sur les voies d'accès venant de l'est. La moitié nord du plateau serait traversée par des éléments du 1<sup>er</sup> corps blindé SS. La moitié sud se trouvait sur un axe de progression de la 18<sup>e</sup> division de *Volksgrenadiere*. Les petites garnisons tinrent jusqu'aux environs de midi. L'ébauche d'une contre-attaque menée par l'escadron tenu en réserve ne pouvait réussir. Vers le soir le colonel Devine ordonna le repli sur une crête boisée à l'ouest de l'Our.

À ce moment, la 1<sup>re</sup> division blindée SS (général Wilhelm Mohnke) s'ébranla en deux colonnes. Sur l'axe D se trouvait la majeure partie de la division avec, en tête, un fort groupement blindé composé du 1<sup>er</sup> régiment blindé SS renforcé par une unité de reconnaissance, du génie, de l'artillerie légère, des armes antiaériennes, un bataillon de la brigade Skorzeny et un escadron de chars *Tigres royaux*. À la tête de ce groupement se trouvait le commandant du 1<sup>er</sup> régiment blindé, le lieutenant-colonel SS Joachim Peiper, un SS de 28 ans connu pour son audace et sa brutalité. Vers 18h, il considéra que la 3<sup>e</sup> division de parachutistes avait percé le front en face de son unité et, sans égard pour les pertes, traversa un champ de mines et s'élança vers Lanzerath où il arriva vers minuit. Là, il prit d'autorité sous son commandement une unité de parachutistes de la 3<sup>e</sup> division et continua la progression. Sur l'axe E, le bataillon de reconnaissance (major Gustav Knittel) et le 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie mécanisée SS (colonel Max Hansen) prirent la direction de Manderfeld.

## Barrage à Lanzerath

La 99<sup>e</sup> division d'infanterie coordonna sa défense avec celle du 14<sup>e</sup> groupement de reconnaissance en envoyant à la limite sud de son dispositif le peloton de reconnaissance du sous-lieutenant Bouck. Le peloton (réduit à 17 hommes) prit position le 12 décembre à la lisière d'un bois dominant le village de Lanzerath et la route venant du sud-est. Un élément du 14<sup>e</sup> se trouvait dans le village. La coordination avec la 99<sup>e</sup> était donc assurée. Le 16 décembre avant l'aube, Lanzerath et les environs furent soumis à la préparation d'artillerie allemande. À la pointe du jour, le petit détachement du 14<sup>e</sup> s'esquiva sans tambour ni trompette. Bouck resta sur place. Vers 11 h, il aperçut sur la route des fantassins allemands qui marchaient vers le village

sans la moindre appréhension. Bouck fit ouvrir le feu sur le groupe de commandement reconnaissable aux cartes et jumelles. Les paras de la 3<sup>e</sup> division se jetèrent dans les fossés puis passèrent à l'assaut de la position américaine. La pente était assez raide et compartimentée par les clôtures des prairies. Ce fut une hécatombe. Les Allemands reprirent néanmoins l'assaut à plusieurs reprises. Ils furent chaque fois repoussés avec des pertes énormes. Les Allemands sollicitèrent une trêve pour évacuer les blessés. Bouck la leur accorda. Dans l'après-midi, une nouvelle attaque allemande submergea les défenseurs. Bouck, son estafette et son sous-officier adjoint étaient blessés. Ce dernier portait une horrible plaie à la face. Tout le peloton fut fait



Calot d'un SS d'une unité de combat (*Waffen SS*).



*Tigre royal* croisant une colonne de prisonniers américains capturés le 19 décembre 1944. La photo fut prise entre Lanzerath et Merlscheid.

prisonnier. Les blessures furent pansées avec des bandages de papier. Les hommes furent emmenés dans un café où ils s'étendirent, épuisés. Les Allemands eux aussi avaient besoin de repos. Peu avant minuit entra un officier SS qui paraissait courroucé. Il s'adressa avec rudesse à l'officier des paras et lui donna un ordre que Bouck ne comprit pas. C'était Peiper. Il réquisitionna une unité pour l'accompagner dans la progression qu'il poursuivait aussitôt.

Alors, le coucou de l'horloge murale chanta douze fois. Bouck se dit: «Maintenant, j'ai 21 ans.»